

SI JE N'ÉTAIS UNE ÂME

COMPOSÉ POUR UNE AMIE

Quand l'alouette vive,
Au lever du soleil,
Célébre sur la rive
D'un beau jour le réveil,
Mon cœur vibre, s'enflamme
A cet hymne nouveau ;
Si je n'étais une âme,
Je voudrais être oiseau.

Quand la douce linotte,
Le divin rossignol,
Éparpille sa note
En poursuivant son vol,
Qu'à chanter il se pâmé,
Bercé par le rameau,
Si je n'étais une âme
Je voudrais être oiseau.

Quand j'entends l'hirondelle
Qui monte jusqu'aux cieux,
Ou qui rase de l'aile
Le gazon, les flots bleus,
Sa voix m'est un dictame,
Son babil est si beau !
Si je n'étais une âme,
Je voudrais être oiseau.

Quand pinsons et fauvettes,
Tous les gosiers des bois,
Perlent leurs chansonnettes,
Chantent tous à la fois,
Moi, comme eux, je proclame
L'éclat du renouveau,
Et la voix de mon âme
Chante mieux que l'oiseau.

Quand tous partent l'automne,
Disant dans leur essor :
"Là-bas, l'été rayonne !"
Je dis : "Excelsior !"
J'ai des ailes de flamme,
O petit passereau,
Et le vol de mon âme
Va plus loin que l'oiseau...

PETIT-BAPTISTE.

Les Trois-Rivières, septembre 1879.

LA
MUEtte QUI PARLE

Troisième partie de la Bande Rouge

XIV

Après que Bourignard et son rejeton eurent effectué leur sortie, il y eut un moment de silence.

Les révélations d'Agricola avaient jeté le trio dans une grande perplexité et chacun restait plongé dans ses réflexions.

Taupier fut le premier qui secoua cette torpeur.

Le bossu n'aimait pas à rester longtemps sous le coup d'une impression pénible, et il avait de plus la prétention d'être un homme de ressources dans les cas difficiles.

Aussi jugea-t-il à propos d'émettre un avis consolant :

"Bah ! dit-il en faisant craquer ses doigts, ce que je vois de plus clair dans toute cette histoire, c'est que nous avons maintenant barre sur tous ces gens-là."

—Comment cela ? demanda Valnoir, qui paraissait beaucoup moins rassuré que lui.

—Mais il me semble qu'ils ont sur le dos un bon petit assassinat.

—S'ils voulaient nous tracaquer, je crois que nous n'en serions pas embarrassés de leur répondre.

—Oh ! tout cela ne me paraît pas si clair, murmura le rédacteur en chef du *Serpenteau*. Je vois bien que Frapillon a été tué par Pilevert ; mais comment et pourquoi ? c'est ce que je ne comprends guère.

—D'ailleurs, ajouta madame de Charmière, Antoine... je veux dire cet... cet homme n'a jamais été bien féroce, que je sache, et je suis fort étonnée qu'il ait eu l'énergie de tuer quelqu'un.

—Et qui diable voulez-vous que ce soit ? Vous avez bien entendu ce que vous a dit ce mauvais drôle.

—Ce mauvais drôle n'a pas vu ce qui s'est passé de l'autre côté du mur, et le coup de pistolet pourrait fort bien avoir été tiré par un de ceux qui accompagnaient Pilevert quand il est sorti.

—Lui ou un autre de la bande, c'est tout un, et nous les tenons toujours par cette histoire.

—Messieurs, dit Rose, nous nous égarons là en discussions inutiles.

—Ce qu'il nous importe de savoir, c'est ce que Frapillon a fait de l'argent.

—N'oublions pas ce point...

—Capital, c'est le mot, interrompit Taupier, mais je ne désespère pas encore de le retrouver chez Molinhard, car feu notre caissier était bien assez malin pour nous avoir poussé une blague en nous disant qu'il l'avait mis à la banque.

—Quel homme est-ce, Molinhard ? demanda Rose, qui était devenue rêveuse.

—Oh ! un petit médecin de quatre sous dont Frapillon avait fait son âme damnée, et qui aurait vendu son père pour faire fortune.

—Est-ce qu'il ne tient pas une espèce de maison de santé ? Il me semble avoir vu une réclame pour lui dans un de nos derniers numéros, dit Valnoir.

—Parfaitement. C'est même le susdit Frapillon qui a fourni les fonds pour la monter et qui encaissait les bénéfices.

—L'établissement est perché tout en haut de Montmartre, et Molinhard a eu l'aplomb de l'intituler : Villa des Buttes.

—Il faudrait aller faire un tour par là et questionner adroitement notre homme.

—Parbleu ! j'y pense, s'écria Taupier, j'ai un excellent prétexte pour y entrer.

—Lequel ?

—Cet imbécile de Podensac a attrapé l'autre jour une balle dans le bras, et il est allé se faire soigner à l'ambulance de Molinhard.

—C'est une drôle d'idée qu'il a eue là ; mais j'en profiterai pour trainer mes guêtres là-haut tous les jours.

—Dites-moi, mon ami, demanda Rose en s'adressant à Valnoir, verriez-vous quelque inconvénient à faire une visite au blessé ?

—Aucun, mais je n'en vois pas non plus l'utilité.

—Une femme aperçoit bien des choses qui échappent aux hommes, et je suis sûr qu'après avoir causé une heure avec ces gens-là je saurai à quoi m'en tenir.

—L'idée n'est pas mauvaise, dit Taupier.

—Seulement, je ne sais pas trop comment Podensac prendra la chose, dit Valnoir qui ne montrait pas beaucoup d'enthousiasme pour l'idée de sa belle amie ; je le connais assez peu, et je suis même en froid avec lui depuis qu'il a servi de témoin à M. de Saint-Senier.

—Oh ! si ce n'est que ça, je me charge de vous raccommoder, reprit le bossu, et même je profiterai de l'occasion pour lui demander des détails sur son retour à Paris après le duel.

—Je n'ai jamais tiré au clair ce qui s'était passé entre lui, Pilevert, l'officier, la sauteuse et le mort qu'ils ont ramené dans la carriole.

—A propos de l'officier et de cette jeune fille, demanda le rédacteur en chef, est-ce que ce ne serait pas à eux que Frapillon aurait eu affaire dans le jardin du chalet ?

—Le gamin nous a parlé d'un homme et d'une femme qui sont entrés là comme chez eux, et il me semble...

—J'ai eu la même idée que toi, interrompit Taupier ; d'autant plus qu'un club un imbécile d'escarrot de rempart est venu annoncer l'arrivée d'un messager de l'armée de la Loire qui ramenait un prisonnier français et une femme.

—Mais quelle apparence que les Prussiens les aient lâchés ?

—Tout arrive, dit Valnoir pensif.

—Et d'ailleurs, il y avait au chalet, cette nuit-là, un troisième personnage, celui que le *mioche* a vu sortir en caban et avec un capuchon sur le nez.

—Il ne revenait pas de Prusse, celui-là, je suppose.

—Et les deux dames du chalet, ajouta Rose, que sont-elles devenues ?

—Oh ! elles n'y étaient plus quand l'affaire s'est passée, répondit le bossu.

—Je connais le secrétaire du commissaire de police qui a fait la première visite du pavillon ; c'est un pur qui lit tous les jours le *Serpenteau* et qui me donne tous les renseignements que je veux pour mes *faits divers*.

—Il m'a raconté qu'elles avaient filé la veille, à la suite d'une espèce d'émeute. On avait parlé de signaux, dans le quartier, le peuple a voulu entrer. Elles ont pris peur et elles sont parties.

—Et on ne sait pas où elles sont parties ?

—Non, mais on le saura.

—Tout cela est bien bizarre.

—Et ton ami ne t'a pas dit ce qu'on a trouvé quand on a visité le pavillon ?

—Mais si, seulement ça ne m'a rien appris.

—Il y avait au rez-de-chaussée des vêtements de femme, du linge et un tas d'objets de ménage que les douzelles n'avaient pas eu le temps d'emporter, ce qui prouve qu'elles étaient rudement pressées de disparaître.

—Et c'est tout ?

—A peu près. Dans une chambre du premier étage, on a trouvé un tas de fioles et de remèdes, comme si on y avait soigné un malade, quelques effets d'hommes et rien de plus.

—Pas un papier ? Pas un renseignement écrit ?

—Trois ou quatre lettres insignifiantes datées d'avant le siège, le brevet d'officier de Saint-Senier et un pli officiel du ministère de la guerre qui annonçait que ce lieutenant de malheur était prisonnier à Saint-Germain.

—C'est incroyable ! Mais enfin où sont allés tous ces gens-là ? On ne disparaît pas ainsi du jour au lendemain, surtout dans une ville assiégée d'où on ne peut pas sortir.

—Ils auront été retrouver les deux femmes, c'est clair.

—Messieurs, dit madame de Charmière, toujours judicieuse et pratique, je crois qu'il est tout à fait superflu de nous occuper de ces détails. Si nos ennemis se cachent, tant mieux ! c'est qu'ils ont des raisons pour cela, et alors ils ne chercheront pas à nous nuire.

—Il sera temps d'agir contre eux quand ils reparaitront ; mais leur association avec Pilevert me paraît inexplicable ; c'est lui que je voudrais retrouver, et je le retrouverai, ou plutôt il reviendra chez moi de lui-même.

—Ça, c'est possible, murmura le bossu.

—Et alors, reprit l'intelligente Rose, je vous promets que je ne le laisserai pas partir avant de savoir tout ce que nous avons le plus besoin de connaître.

—Vous avez peut-être raison, ma chère, dit Valnoir.

—Sans compter que ça ne vous empêchera pas de travailler Molinhard, ajouta Taupier.

—Voyons, voulez-vous me laisser diriger toute cette affaire ? demanda la dame, qui semblait avoir beaucoup réfléchi pendant que les hommes parlaient.

—Ma foi ! c'est une idée s'écria le bossu, et je suis tout prêt à m'enrôler sous vos ordres.

—Et moi aussi, dit Valnoir.

—Alors, c'est convenu. Dès demain, mon cher Charles, je commencerai les opérations...

—Vous rappelez-vous, belle dame, demanda Taupier, qu'il y a deux mois nous avons eu une séance dans le genre de celle-ci, rue Cadet, dans le cabinet de feu Frapillon, et que ce jour-là nous avions juré aussi d'entamer une campagne contre les Saint-Senier ?

—Et je ne vois pas qu'elle ait trop bien réussi, dit Valnoir.

—C'est qu'elle était mal commandée, dit Rose de Charmière avec un sourire.

—C'est moi, maintenant, qui suis le général, et vous verrez que cette fois-ci nous vaincrons.

—Ainsi soit-il, dit le bossu en prenant son chapeau. Je m'en vais voir un peu si la vente marche bien dans les kiosques.

—A demain, lui dit Valnoir en lui tendant la main.

—A demain," répéta Taupier.

Et il sortit après avoir baissé le bout des doigts de la belle Rose, qui se laissa faire sans trop de répugnance.

Elle avait un plan et elle comptait beaucoup sur le bossu pour l'aider à l'exécuter.

XV

Au rez-de-chaussée de sa maison de santé, dans une pièce sombre et humide qu'il avait décorée du nom de cabinet du directeur, le Dr Molinhard était assis devant un bureau à cylindre et feuilletait des registres.

Sa figure blême avait pris une certaine expression de satisfaction vaniteuse qui ne lui était point habituelle au temps où J.-B. Frapillon, son opulent commanditaire, régnait et gouvernait à la villa des buttes.

C'est que la mort imprévue et violente de l'agent d'affaires avait apporté de grands changements dans l'existence du médecin démocrate.

Pour la première fois de sa vie, Molinhard se trouvait libre de ses actions et maître absolu d'un établissement dont jusqu'alors il n'avait été que le très-humble gérant.

Nul ne connaissait au juste les conditions de son association avec le défunt, attendu que feu Frapillon aimait à traiter lui-même et sans mettre personne dans ses confidences les affaires interlopes qu'il brassait continuellement.

Il n'avait pas besoin de notaires pour ses actes, qu'il savait parfaitement rédiger en sa qualité d'homme de loi, et, quand il avait installé son féal docteur à Montmartre, les intérêts réciproques avaient été réglés par un simple sous-seing privé.

Dès qu'il avait appris, par le bruit public, l'événement de la rue Laval, Molinhard s'était transporté sur-le-champ au domicile de la rue Cadet.

Quand il s'y présenta, on venait d'apposer les scellés sur l'appartement, et il apprit de la bouche d'un commis affligé que la succession du caissier allait provisoirement rester vacante.

On ne lui connaissait de parents à aucun degré, du moins à Paris.

S'il en avait en province, il fallait attendre la fin du siège pour les prévenir.

Le docteur était donc assuré pour un temps plus ou moins long de n'avoir rien à démêler avec les problématiques héritiers de son associé, et cette perspective était loin de lui déplaire.

Aussi s'était-il bien gardé de se mettre en évidence après cette mort mystérieuse.

Il s'était tenu coi dans sa thébaïde de Montmartre, s'abstenant de toute démarche et poussant la précaution jusqu'à se priver de suivre le convoi de Frapillon.

Il lui avait fallu pour cela faire violence à ses convictions démocratiques, car l'enterrement civil de l'homme d'affaires avait servi de prétexte à une grande manifestation de ses frères et amis.

Mais le prudent Molinhard savait que la rédaction du *Serpenteau* conduisait le deuil et il ne se souciait pas de provoquer par sa présence des questions indiscrettes.

En dépit de la communauté d'opinions, les intérêts du journal n'étaient pas les siens, et il se repentait même beaucoup d'avoir laissé échapper quelques mots de trop dans une conversation récente avec Taupier.

C'était à cette demi-indiscrétion que le subtil bossu devait d'avoir eu vent d'un dépôt fait par Frapillon peu de jours avant sa fin tragique.

Seulement, le docteur espérait bien que ses paroles seraient tombées dans une oreille distraite et il avait toujours d'ailleurs la suprême ressource de nier.

Ce secret, du reste, n'était pas le seul que son ancien maître lui eût légué.

Depuis que le hasard l'avait mêlé à l'enlèvement des dames du chalet, Molinhard avait charge d'âmes.

Dans la nuit qui avait suivi l'installation des deux victimes à la villa des Buttes, l'affreux caissier avait eu le temps d'expliquer une partie de son plan à son vil complice.

Il lui avait parlé d'un énorme héritage à recueillir en séquestrant une vieille femme presque mourante et une jeune fille atteinte de folie.

Molinhard, pour le moment, n'en avait pas demandé davantage.

Il ne discutait jamais les ordres que son chef lui donnait, et d'ailleurs Frapillon lui avait promis de l'initier davantage par la suite à cette affaire qui promettait d'être fructueuse.

Le servile docteur s'était donc prêté à toutes les manœuvres qui lui avaient été commandées.

Attirée sous un prétexte perfide hors de l'appartement où on l'avait installée d'abord, madame de Muire avait été reléguée dans une chambre soigneusement close et située dans les combles à l'autre bout du bâtiment.

Ce détournement opéré pendant le sommeil de mademoiselle de Saint-Senier avait laissé la malheureuse jeune fille exposée sans défense aux entreprises de son persécuteur.

Mais Frapillon s'était contenté de lui dérober les clefs du chalet, et les effets du narcotique n'avaient pas eu de résultat funeste pour la santé de Renée.

Les choses en étaient là quand Molinhard avait appris qu'on venait de relever sur le pavé d'une rue le cadavre de l'organisateur de toutes ces infamies.

Il l'attendait précisément ce jour-là pour lui demander de plus amples instructions, et la nouvelle de sa mort l'avait jeté dans une grande perplexité.

Il faut rendre cette justice au docteur que sa première pensée fut de rendre sur le champ la liberté aux deux pauvres femmes.

Mais il était de l'avis de M. de Talleyrand, qui prétendait qu'on doit toujours se méfier des mouvements naturels de l'âme, et il se mit à réfléchir aux conséquences du parti qu'il allait prendre.

Mais informé des circonstances de cette histoire de rapt, que Frapillon avait eu soin de présenter à sa manière, ignorant les véritables antécédents de ses prisonnières, et encore plus leur caractère et leur situation dans le monde, Molinhard s'était dit que le premier usage qu'elles feraient de leur liberté serait de le dénoncer.

Si peu qu'il se fût livré aux agissements du caissier ravisseur, il pouvait fort bien être considéré comme son complice, et la crainte d'avoir des comptes à rendre à la justice l'arrêta tout net.

Les premiers jours de la captivité des dames de Saint-Senier s'écoulèrent donc pour leur geôlier en hésitations et pour elles en angoisses indicibles.

La comtesse de Muire avait été reprise d'une terrible crise nerveuse, et ne quittait pas le lit, où elle se lamentait en appelant sa nièce.

Le docteur l'avait confiée aux soins peu délicats de la virago qui faisait office d'infirmière à la villa des Buttes, et s'était contenté de prescrire des calmants.

Renée de Saint-Senier, accablée de chagrin et dévorée d'inquiétude, avait reçu plusieurs fois sa visite.

Dans ces entrevues, l'astucieux Molinhard avait montré une réserve calculée, parlant peu, répondant moins, et écoutant avec une attention qu'il savait dissimuler sous un air distraait les plaintes et les récriminations de la jeune fille.

A toutes les questions, aux reproches violents qu'elle ne lui épargnait pas, il opposait des phrases évasives où perçait une sorte de pitié affectueuse.

Malement de Saint-Senier avait pu se convaincre promptement que ce médecin si discret la considérait ou affectait de la considérer comme folle, et cette découverte l'avait jetée dans le plus profond désespoir.

Quant au docteur, il en avait appris assez pour être certain qu'il tenait en son pouvoir des femmes du meilleur monde, victimes d'une machination dont il n'entrevoit le but qu'à demi.

Une fois fixé sur ce point, il s'était dit qu'il pouvait encore se tirer de là avantagusement en se rangeant du parti de ses deux pensionnaires.

Il n'avait qu'à feindre d'avoir été trompé sur leur état et à leur ouvrir les portes en mettant la séquestration arbitraire au compte de J.-B. Frapillon, qui n'était plus là pour le démentir.

Il sortait ainsi d'une situation difficile et dangereuse, et il s'assurait en même temps des droits à la reconnaissance de personnes fort haut placées, avantage que, tout démocrate qu'il fût, le docteur ne dédaignait point.

Il est même probable qu'il se serait arrêté à cette sage résolution, s'il ne s'était produit dans son cœur fort peu tendre le plus inattendu des phénomènes.

Molinhard était devenu amoureux de Renée !

Il avait eu beau s'en défendre, il avait vainement fait appel à ses convictions d'homme libre et de philosophe, il avait cédé malgré lui au charme tout aristocratique de mademoiselle de Saint-Senier.

Les bonnes fortunes de sa jeunesse n'avaient pas dépassé le cercle des habituées des brasseries du quartier latin ou des files de service des hôpitaux.

Il n'en était que plus accessible à la passion inspirée par une jeune fille qui lui apparaissait comme descendue des sphères supérieures d'un monde interdit aux médecins de son espèce.

Aussi l'infortuné quadragénaire ne pouvait plus se le dissimuler, il aimait, et sans oser le dire.

Car Molinhard savait que la nature l'avait affligé d'un physique peu séduisant, et que ses manières de cuistre ne l'aideraient pas à faire accueillir favorablement l'aveu de son amour par une belle et noble demoiselle.

Mais il ne pouvait se décider à se séparer de sa prisonnière, et il en était venu à compter sur une révolution nouvelle qui lui fournirait le moyen de se faire accepter comme sauveur.

Le souvenir de certains proconsuls de 1793 qui donnaient à choisir entre leur amour et l'a-